Docteur Jean NICOLAS

Membre de la Société des Médecins Littérateurs
et Amis des Lettres

BOUILLON

JUILLET TRAGIQUE 1944

1945

IMPRIMERIE L. VANDERSTRAETEN, BRESSOUX

Aux Otages

et

aux Morts de Bouillon

Le soleil de juillet dans la petite ville
Traînait ses rayons d'or sur la Semois tranquille.
On entendait parfois les pas lourds et brutaux
Des soldats résonner sur les ponts du Château.
L'air brûlant était calme et la Mort invisible
Avait marqué Bouillon pour sa prochaine cible.

Deux hommes étaient là, graves faisant le guet,
Les coudes appuyés contre le parapet,
Le long du quai où les enfants vont à l'école,
Regardant sans les voir les roses qui s'étiolent
A la façade humide et vieille des maisons.
Or, il se fit soudain un silence profond ;
L'air bleu où s'unissaient la Vengeance et le Crime
Sentait la mort rôder par-dessus sa victime ;
Le coup sourd, régulier, tenace d'un marteau
Résonnait tristement comme pour un tombeau ;
Un menuisier fantôme errant près d'une bière
Montait un catafalque au seuil d'un cimetière.

L'air était lourd et l'officine aux grands vitraux
Brillait dans les rayons jouant sur les bocaux:

Ils étaient toujours là, guettant l'heure propice
Où le Vengeur rapidement ferait justice,
Et, muets, appuyés contre le parapet,
Vivaient intensément leur grand rêve secret.
Le pharmacien, robuste et grand comme son frère,
Les cheveux noirs et plats rejetés en arrière,
La face vultueuse, imberbe et front fuyant,
Allait, venait, parlait aux ultimes clients.

L'air était chaud ; le chef fit un signe de tête ;
Et le gars du maquis, comme pour une fête,
Partit résolument vers l'homme au teint vermeil
Qui devait ce jour-là mourir en plein soleil.

« Tu vas payer tes crimes, pensa-t-il. Infâme !
Pour cent deniers volés tu as vendu ton âme !
Habile pourvoyeur des bagnes hitlériens
Qui torturent la fleur de tes concitoyens !
Pendant que tu croyais, le soir, dans ta boutique,
L'invincibilité du mur de l'Atlantique,
Non, tu ne pensais pas, que dans le vieux Buhan,
Un Ardennais scellait ta mort, par un serment ! »
Plus rapide qu'un cerf et plus léger qu'un faune,
D'un bond l'homme fut dans la pièce aux fioles jaunes.

Un coup. Le plomb siffla dans le silence lourd.
Degrelle s'affaissa avec un long bruit sourd,
Roula et rebondit sur les angles des dalles
Comme un marteau funèbre en une étrange salle.
L'homme vengeur s'enfuit dans l'ombre et disparut
A travers la campagne en longeant les talus.
La balle, en coupant l'air, troua la tempe gauche ;
Dans un rictus amer, la Mort, qui rôde et fauche,
Avait couché le traître au fond du néant noir ;
Il régnait sur la ville et jusqu'au vieux manoir
Une terreur pesante. Et ce fut la cohue ;
On entendait le fer des bottes dans la rue ;
Soixante otages pris vers le Panorama
Furent conduits l'après-midi de ce jour-là ;
Des camions passaient dans la ville muette ;
On y tassait les gens comme un troupeau de bêtes
Pour les emprisonner dans les cachots d'Arlon.
Une grande terreur enveloppait Bouillon ;
Des hommes épuisaient leur fuite vagabonde
Pour se cacher au fond de la forêt profonde.

— C'était le neuf juillet. Oh ! le tragique soir !
Une auto brusquement grinça près d'un trottoir ;
Puis une ombre sonna, et le pharmacien Charles
Ouvrit à l'inconnu ; mais, avant qu'il ne parle
Deux coups de feu, l'un à la tempe et l'autre au cœur
L'abattirent râlant dans un grand cri d'horreur.

« Voilà » dit l'ombre, et remontant dans l'auto grise
Le spectre disparut dans la nuit imprécise.

— Mais, un jour, traversant l'Europe et ses maquis,
Délaissant les combats boueux de Tcherkassy,
Redoutant le retour des Russes en Ukraine,
Tout brillant, harnaché comme un grand capitaine,
Le chef félon, traînant un riche corbillard,
S'en vint à la maison paternelle et, hagard,
Afin de protéger sa gracieuse personne,
Il se fit entourer de sa Garde Wallonne.
Il ordonna. Trois otages, nouveaux martyrs,
Pour apaiser sa haine, hélas ! devaient périr :
Bodard le conseiller, Bodard le secrétaire
Et Pierlot l'ingénieur, malheureux téméraire !
Ils vécurent des jours dans leur sombre caveau,
Ultimes prisonniers de Belges infernaux.

— Or, un après-midi, deux autos traversèrent
La ville, le tunnel, et d'un bond s'élancèrent
Sur la route qui mène au bourg de Corbion ;
On fit halte au premier tournant, près de Bouillon,
Non loin du déversoir où sont les immondices.
C'est là que fut choisi le terrain du supplice ;
Et les trois prisonniers, chassés par leurs bourreaux
Gravirent, dans le bois semé de hauts bouleaux,
Parmi les verts taillis, l'étroit chemin de terre
Qu'une indicible horreur transformait en Calvaire.

Soudain, le feu des mitrailleuses crépita
Dans l'air lourd et brûlant. Ce fut leur Golgotha.
Avec un râle rauque emplissant tout l'espace,
Les corps de ces héros churent comme une masse ;
Et l'on vit miroiter, tremblotants et vermeils,
De longs rubans de sang que dorait le soleil.

Après leur crime, les assassins en colère,
Pâles, vinrent à la Mairie et s'écrièrent :
« Nous avons abattu des bandits dans le bois,
Près de la route de Corbion. Ils sont trois. »
Alors, un officiel accompagné d'un prêtre,
Sans dire leur mission, sans rien laisser paraître,
Se rendirent là-bas pour ramasser les morts ;
Le prêtre courageux, et pourtant jeune encor,
Tout en s'agenouillant pour lire son bréviaire,
Tressaillit et pria. Il reconnut son père.
Et ce fut un tragique et pénible devoir,
Quand le bourg s'estompa dans les ombres du soir,
On chargea les trois corps sur la charrette brune,
Puis on les exposa dans la salle commune,
Et la famille en pleurs de chacun des martyrs
Put reprendre son mort pour mieux l'ensevelir.

— Tout Bouillon défila dans un dernier hommage
Aux héros qu'a tués ce criminel carnage.

— Mais Bouillon te réclame, espion damné d'Hitler
Qui verrait se ternir sur toi sa croix de fer !
Quand ta meute blindée en l'œil de chaque écorce
Sentait des bois touffus surgir une haine corse,
Quand ce convoi rampant, mû par ton triste sort,
Exilait ta famille et son illustre mort,
Quand ta meute apeurée escaladait la côte
Vers le Menu-Chenet obscur aux cîmes hautes,
Sous ta cape, ô nocher des terrestres enfers !
Sentais-tu se dresser un peuple encore aux fers ?
Comme un pourpre démon que grésillent des braises,
Tu crouleras au feu des balles bouillonnaises ;
Tu sentiras saigner et s'éteindre ton cœur
A l'endroit même où les martyrs avaient leurs fleurs !

Braine-L'Alleud, Mai 1945.